



Dossier pédagogique

Nicolas Ancion

Les Ours n'ont pas de problème de parking



La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles.

Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent dossier.

www.espacenord.com



© 2017 Communauté française de Belgique

Illustration de la couverture : © markus_marb - Fotolia.com

Dossier pédagogique

Les Ours n'ont pas de problème de parking (suivi du *Dortoir*)

Nicolas Ancion

nouvelles

(Espace Nord, n° 327, 2014)

réalisé par Amélie Vrla

Table des matières

1. L'auteur	5
a) Éléments biographiques	5
b) Débuts en littérature	5
c) Œuvres Principales	5
d) Thèmes	6
e) Principales caractéristiques de son écriture	6
f) Impact sur le milieu littéraire	7
2. Le contexte de rédaction	8
g) Courant littéraire	8
h) Genre	8
3. Le contexte de publication	8
4. Le résumé du livre	9
5. L'analyse	10
i) Fausse naïveté	10
j) Portrait des protagonistes	10
k) Langage	10
l) Humour	12
m) Thèmes	12
o L'horreur (« Le grand méchant Marc »)	13
o La guerre (« L'affaire Smilodon »)	14
o La religion, la foi, l'Église (« Pascal et ses pensées »)	14
o Racisme, déracinement, lutte des classes (« L'album de foot » et « Tête de Turc »)	16
o Critique sociétale (« Tête de Turc »)	18
6. La séquence de cours	19
n) Travail sur les référents littéraires et cinématographiques	19
o) Réflexion sur le rôle de l'humour	20
7. La documentation	21
p) L'humour	21
q) Nicolas Ancion	21
o Communiquer avec ses lecteurs	21
o Éditer des livres numériques	21
o Écrire en 24h	22
r) Les ouvrages de Nicolas Ancion	22
o <i>Nous sommes tous des playmobiles</i>	22
o <i>En mille morceaux</i>	22
o <i>L'Homme qui valait 35 milliards</i>	22
o <i>Les Ours n'ont pas de problème de parking</i>	23
o <i>La Cravate de Simenon</i>	23
s) Le monologue intérieur	23
t) Le surréalisme et le surréalisme belge	23
u) Le film <i>Toy Story, et la vie des jouets</i>	23
v) Le livre <i>Le Petit Nicolas</i>	23
w) Le roman <i>La Vie devant soi</i>	23

1. L'auteur

a) Éléments biographiques

Nicolas Ancion est né en 1971 à Liège. Ses parents étaient marionnettistes, ce qui a certainement contribué à forger son goût pour la narration, les contes et les histoires.

Après des études de littérature à l'Université de Liège, Nicolas Ancion commence à écrire des pièces de théâtre ainsi que des nouvelles.

b) Débuts en littérature

En 1989 et 1991, il est récompensé par le Prix international Jeunes Auteurs pour ses nouvelles et ses pièces.

En 1995, à l'âge de 24 ans, il rédige son premier roman, *Ciel bleu trop bleu*, qui paraît aux Éditions de l'Hèbe en Suisse. Il recevra le Prix Jeunes Talents de la Province de Liège pour cet ouvrage narré au futur, truffé de références (de Paul Éluard à Boris Vian en passant par Noir Désir ou The Young Gods).

c) Œuvres Principales

En 2000 paraît *Quatrième étage* chez Luc Pire, le quatrième roman de Nicolas Ancion qui reçoit le Prix des Lycéens 2001. Il sera adapté à la scène en 2012, puis au cinéma en 2016. Il raconte l'histoire de deux couples : Serge et Louise, Thomas et Marie, qui habitent tous au quatrième étage d'un immeuble bruxellois. Des vies parallèles qui finiront par se rejoindre pour révéler au lecteur que Serge et Louise ne sont autres que Thomas et Marie, jeunes.

Les nouvelles réunies dans le recueil *Nous sommes tous des playmobiles*, paru au Grand Miroir en 2007, reçoivent le Prix Franz de Wever. Elles ont été traduites en néerlandais en 2009 et publiées par les éditions Vrijdag à Anvers.

En 2009, Nicolas Ancion reçoit le Prix Rossel des Jeunes pour son roman, *L'Homme qui valait 35 milliards*, dans lequel il imagine que Lakshmi Mittal, le patron du groupe sidérurgique Arcelor Mittal, se fait enlever par un commando de pieds nickelés, eux-mêmes entraînés par un artiste bien résolu à faire payer au patron indien ce que son groupe fait subir aux travailleurs de la sidérurgie liégeoise. En 2013, le Collectif Mensuel adapte le livre au théâtre, s'inscrivant dans le projet européen « L'Homme Qui », une coopération culturelle initiée par le Collectif et menée en partenariat avec Assemblea Teatro de Turin (Italie), le Centre culturel Kulturfabrik de Esch-sur-Alzette (Luxembourg), Culture Commune-Scène nationale du Bassin minier du Pas-de-Calais (France) et Theater Antigone de Courtrai (Belgique).

En 2014, Nicolas Ancion écrit en vingt-quatre heures et en direct le roman *New York, 24h chrono*, paru aux éditions Didier FLE dans la collection « Mondes en VF ».

Et, en 2015, *L'Ours intérieur* paraît aux Éditions de L'Hèbe.

d) Thèmes

Nicolas Ancion traite souvent d'un monde aux **caractéristiques enfantines**. Dans *Les Ours n'ont pas de problème de parking*, ses personnages sont des peluches dotées de vie et d'intelligence, un homme dont le porte-bonheur est un ours en peluche datant de sa tendre jeunesse, un jeune garçon dont l'album de foot est le bien le plus précieux... Cet univers « tendre, poétique, cocasse, décalé et déjanté¹ » lui permet de livrer un regard neuf sur notre société, de la critiquer avec tendresse.

La **Belgique** est également présente dans ses écrits, notamment à travers la ville de Bruxelles (*Nous sommes tous des playmobiles*, *Quatrième étage*, etc.) ou celle de Liège (*L'Homme qui valait 35 milliards*). Un certain folklore belge est représenté dans *Les Ours n'ont pas de problème de parking* avec le personnage de Marc et son goût pour le carnaval. Des endroits symboliques de la capitale belge apparaissent riches de sens, comme lorsque le personnage d'Andrzej contemple une place de Saint-Gilles, symbole d'une nouvelle vie, d'un premier pas vers un nouveau pan de son existence, qu'il souhaite désormais consacrer aux rêves et aux voyages.

Nicolas Ancion dénonce les maux de notre **société**, sans mélodrame ni emphase, avec inventivité et légèreté, pour dédramatiser en surface et mieux révéler en profondeur. Il traite ainsi de la question du racisme (cf. la nouvelle « L'album de foot » dans *Les Ours n'ont pas de problème de parking*), ou du manque d'humanité dans une société ultra-capitaliste (cf. *L'Homme qui valait 35 milliards*, la nouvelle « Tête de Turc » dans *Les Ours n'ont pas de problème de parking*), mais aussi de thématiques plus intimes, comme l'amour et le passage du temps (*Quatrième étage*), ou la réaction d'adolescents face à l'annonce du deuil d'une de leurs amies (*En mille morceaux*).

Ses personnages sont des êtres ordinaires qui se voient souvent précipités dans des aventures inattendues, « à la faveur d'un incident banal² », et qui, derrière l'apparente simplicité et légèreté de leurs trajectoires, révèlent, avec fantaisie et humour, une certaine vérité sur le monde et l'humanité.

e) Principales caractéristiques de son écriture

Nicolas Ancion est un **écrivain 2.0**.

Refusant de coller à l'image traditionnelle de l'auteur enfermé dans sa tour d'ivoire, il utilise les réseaux sociaux – Twitter et Facebook – et tient un blog pour faire participer ses lecteurs à l'écriture et à la création de ses textes.

À plusieurs reprises, Nicolas Ancion relève le défi de rédiger un roman en vingt-quatre heures (une idée qui rappelle celle de Simenon d'écrire pendant trois jours et trois nuits sous les yeux du public dans une cage en verre, projet qui ne vit toutefois pas le jour³ ; un défi relevé, par contre, par Jean Falize qui a écrit *Les Morts ont des oreilles* enfermé dans une cage de verre pendant dix jours) tout en permettant à

¹ Christine ROUSSEAU, « Les vies de peu de Nicolas Ancion », in *Le Monde des Livres*, 20 décembre 2007.

² *Ibid.*

³ Alain DELAUNOIS, « Viva for life : G. Simenon avait imaginé écrire un roman dans une cage de verre », in *RTBF*, 18 décembre 2013 (disponible sur : www.rtb.be/info/regions/detail_viva-for-life-george-simenon-avait-imagine-redige-un-roman-dans-une-cage-en-verre?id=8160144, page consultée le 5 octobre 2017).

quiconque de suivre la rédaction du roman en temps réel sur un document Google accessible sur internet.

En 2010, à l'occasion de la Foire du Livre de Bruxelles, il écrit en vingt-quatre heures le policier *Une très petite surface*, dont les lecteurs peuvent également suivre chaque étape de la création en ligne.

En 2013, il récidive, à New York cette fois-ci, avec le roman *New York, 24h chrono* : « L'histoire est suivie sur les réseaux sociaux et sur le blog de Nicolas Ancion. Des centaines de fans ont réagi en direct en postant des encouragements et des commentaires au fil de la lecture. "Un professeur de français de Liège ATLAS a même fait lire quelques chapitres à ses élèves. Ceux-ci m'ont ensuite envoyé leurs réactions à chaud sur ma page Facebook, mon compte Twitter ou encore mon blog."⁴ »

Il recommence en 2014 à Hanoi, accompagné cette fois de deux traductrices qui traduisent son texte en instantané.

En 2015, il est rejoint par six autres auteurs sur le Ringbahn de Berlin, où il écrit en direct des wagons faisant le tour de la capitale.

Enfin, les éditeurs qui avaient publié son premier roman, *Ciel bleu trop bleu*, vingt ans plus tôt, l'invitent à écrire un nouveau roman en vingt-quatre heures qui paraît à l'automne 2015 sous le titre *L'Ours intérieur*.

f) *Impact sur le milieu littéraire*

Nicolas Ancion contribue à changer la relation des lecteurs aux auteurs et à la littérature : en permettant à ses lecteurs de commenter, critiquer, faire des suggestions, apporter leur contribution ou donner leur avis sur les textes qu'il écrit (notamment et surtout lorsqu'il les rédige en direct), Nicolas Ancion fait de sa littérature une sorte de **laboratoire**, constamment mise à l'épreuve de son public.

« D'expérience, les gens sont toujours extrêmement compréhensifs et me ravitaillent parfois avec des fruits ou autres, pendant mes défis. Le contact est très humain, les gens pensent à la fatigue, à la faim, à la soif, cela désacralise aussi l'image de l'écrivain⁵ », expliquait Nicolas Ancion avant de prendre le Ringbahn berlinois pour le marathon « La littérature sur le Ring » qui affichait le slogan « La littérature est un sport de combat ».

Ancion est également **actif dans le débat** et la discussion autour des droits d'auteur et de la révolution numérique. Il fait entendre sa voix pour défendre les intérêts des écrivains et prôner le numérique comme manière de faire connaître son œuvre auprès

⁴ « Performance : Nicolas Ancion a écrit un roman en 24h, en direct de New York », mis en ligne sur le site de Wallonie-Bruxelles International le 13 juin 2013 (www.wbi.be/fr/news/news-item/performance-nicolas-ancion-ecrit-roman-24h-direct-new-york#VjjC16RUOcM, page consultée le 5 octobre 2017).

⁵ Antoine OURY, « La littérature sur le Ring, 24h d'écriture dans le RER de Berlin », in *ActuaLitté*, 6 février 2015 (disponible sur : www.actualitte.com/article/monde-edition/la-litterature-sur-le-ring-24-heures-d-ecriture-dans-le-rer-de-berlin/53698, page consultée le 5 octobre 2017).

d'un public plus large, loin de la représentation traditionnelle d'une littérature qui prend la poussière dans les tiroirs des bureaux des éditeurs⁶.

2. Le contexte de rédaction

g) Courant littéraire

Au premier abord, on pourrait penser que le recueil *Les Ours n'ont pas de problème de parking* appartient à la littérature jeunesse, mais Nicolas Ancion dépasse en réalité ce genre, pour traiter de sujets profonds et tracer en filigrane une subtile analyse de notre société.

Les critiques ou les lecteurs s'accordent généralement pour considérer que les thématiques abordées dans les nouvelles de Nicolas Ancion relèvent du **surréalisme belge**⁷.

Ce mouvement artistique est né dans le contexte des lendemains de la Première Guerre mondiale, qui marquait l'échec de deux idéaux fondamentaux dans le débat social avant 1914 : l'internationalisme et le positivisme. Les artistes membres du mouvement surréaliste recherchaient l'union du réel et de l'imaginaire, c'est-à-dire une réponse à l'échec du positivisme. En Belgique, le mouvement fut très actif et prit rapidement ses distances avec son principal fondateur, le poète et écrivain français André Breton, pour s'orienter vers un esprit considéré comme plus frondeur et plus ironique.

Ceci étant dit, Nicolas Ancion s'inscrit avant tout dans l'**univers littéraire humoristique**, lui permettant, grâce au ton léger et comique avec lequel il aborde les thématiques qui l'intéressent, de révéler à son lecteur de nouvelles vérités sur le monde.

h) Genre

Les Ours n'ont pas de problème de parking explore des genres différents, oscillant entre la comédie, le conte, l'intrigue policière, dans un style qui joue sur l'humour et l'absurde. Il aborde des thématiques diverses, telles que le racisme, l'immigration, la Belgique, la quête d'identité, la religion, la mort, la jalousie, le pouvoir des médias ou encore la guerre...

3. Le contexte de publication

Les Ours n'ont pas de problème de parking est publié pour la première fois en 2001 aux éditions Le Grand Miroir, puis réédité en poche en 2009 chez Pocket.

En 2014, la collection patrimoniale belge Espace Nord le réédite avec, en deuxième partie, *Le Dortoir* (poèmes en prose initialement édités en 2004 par Le Fram).

⁶ Stéphanie MICHAUX, « Les droits d'auteur vus par Nicolas Ancion », in *Lettres Numériques*, 7 juin 2012 (disponible sur : www.lettresnumeriques.be/2012/06/07/les-droits-dauteur-vus-par-nicolas-ancion/, page consultée le 5 octobre 2017).

⁷ Cf. revue de presse du livre *L'Homme qui valait 35 milliards* sur le site www.gillesparis.com (disponible sur : www.gillesparis.com/pres_1_homme_qui_valait_35_milliards.html, page consultée le 5 octobre 2017).

Pour ce titre, Nicolas Ancion ne reçut pas de prix littéraire, comme ce fut le cas pour d'autres ouvrages, mais le recueil est bien accueilli par le public, qui célèbre l'humour, la simplicité, et la fraîcheur des textes proposés.

4. Le résumé du livre

Les Ours n'ont pas de problème de parking est un recueil de neuf nouvelles, rédigées dans un style humoristique, léger, parfois familier, qui permet à Nicolas Ancion de faire parler chacun de ses narrateurs à la première personne (à l'exception d'un seul, Andrzej, dans « La traversée de la place »), et de nous donner à entendre leur monologue intérieur, de façon à ce que nous partagions leurs pensées intimes ainsi que le regard qu'ils portent sur le monde et notre société.

Dans « Le grand méchant Marc », la vie paisible d'un homme normal change du tout au tout, lorsque cet homme simple, gentil, marié, père de deux enfants, professeur, vivant en Belgique et aimant se déguiser pour le carnaval, s'éveille un jour pour découvrir les crimes commis par un certain Marc Dutroux, dont il est l'homonyme.

Dans « L'album de foot », un jeune garçon turc, Ugur, est la risée de certains de ses camarades de classe à cause de son poids. Son seul trésor est un album de foot qu'il cache précautionneusement sous le matelas de son lit. Mais un jour en rentrant chez lui, l'album a disparu.

Dans « Pascal et ses pensées », le narrateur remarque un homme qui cogne comme un forcené à la porte d'une église. Il dit être à l'agonie, et veut absolument voir un prêtre avant de mourir. Le narrateur décide alors de lui venir en aide, une décision qu'il regrettera...

Avec « Pas de vacances pour le chien brun », Ancion donne vie à une peluche, comme c'est souvent le cas dans ses écrits. Le chien brun se réveille un matin pour découvrir qu'un nouveau crime a été commis parmi les jouets, alors même que l'enfant de la maison et ses parents sont partis en vacances. Cette fois, c'est sûr : le criminel est tout près. Mais où ?

« Nettoyage à sec » se passe à la veille de Noël, période rêvée pour dévaliser des pressings. Mais les deux malfrats ne savent pas que, dans la pile de linge qu'ils ont emporté avec la caisse, se cache le vieil ours en peluche porte-bonheur de Joseph Willems, et que ce dernier est prêt à tout pour le récupérer...

Dans « L'affaire Smilodon », une ourse en peluche et un chat s'affrontent en cachette pour obtenir les faveurs de leurs maîtres.

Dans « Tête de Turc », le personnage d'Ugur revient. Il a grandi, est désormais adulte, et fait le Père Noël dans un supermarché. Mais lorsqu'un enfant, poussé par sa bourgeoise de mère, lui sert un discours appris par cœur sur la paix dans le monde, Ugur ne résiste pas à lui faire entendre sa vérité.

« Traversée de la place » conte le premier jour de retraite d'Andrzej. Il se sent prêt à commencer une nouvelle vie, mais il ne sait où aller. C'est alors qu'un homme en quête de compagnie lui prend le bras et l'entraîne dans le café d'en face, de l'autre côté de la place. C'est l'unique nouvelle dans laquelle le narrateur est omniscient et différent du personnage principal.

Dans la dernière nouvelle, « Le chien brun et la fleur jaune de Chine », apparaît le personnage du chien brun, que son ami le cochon en peluche veut aider à retrouver sa mère – c'est-à-dire la couturière chinoise qui l'a fabriquée.

5. L'analyse

i) Fausse naïveté

On pourrait penser que *Les Ours n'ont pas de problème de parking* est un recueil de nouvelles destinées à un public d'enfants et de jeunes adolescents, notamment parce que les personnages mis en scène sont pour la plupart des jouets ou des peluches, et que les problèmes auxquels ils sont confrontés sont typiques de cette période de la vie qu'est l'enfance: Ugur se fait voler son album de foot, Joseph Willems voit son ours en peluche porte-bonheur qu'il a gardé depuis l'enfance se faire dérober avec l'argent de la caisse du pressing...

La majorité des nouvelles sont d'ailleurs rédigées à la première personne du singulier, ce qui nous permet de partager plus facilement le point de vue de ces narrateurs issus d'un univers apparemment naïf.

j) Portrait des protagonistes

Les personnages principaux des nouvelles sont pour la plupart issus d'un univers enfantin. Il s'agit :

- soit d'enfants eux-mêmes (comme le petit Ugur, jeune Belge d'origine turque qui est la risée de ses camarades dans « L'album de foot » et que l'on retrouvera par la suite devenu adulte dans « Tête de Turc » où il garde en mémoire ses propres souvenirs de jeunesse) ;
- soit de peluches (comme le chien brun qui enquête sur les meurtres de ses compagnons, ou l'ourse brune qui tente de mettre le chat de la maison hors d'état de nuire à son idylle avec ses maîtres, etc.) ;
- soit d'adultes qui ont gardé leur âme d'enfant (comme Joseph Willems qui est prêt à tout pour récupérer son ours en peluche porte-bonheur).

Nicolas Ancion nous plonge dans cet univers enfantin en nous donnant à voir le point de vue de ses différents personnages, en nous faisant poser avec eux, sur le monde, un regard empreint de naïveté, de simplicité, sans filtre. À travers ce point de vue, un nouveau sens et une nouvelle interprétation de la vie se révéleront lentement à nous.

k) Langage

La simplicité du regard des protagonistes s'exprime parfois par **le langage, le style, et le registre utilisés**. Les tournures de phrase, choisies par Nicolas Ancion pour rendre vivants ses textes et les dialogues de ses personnages, empruntent à un **certain langage populaire, à une certaine « oralité »** de la langue.

Ainsi, lorsque ses personnages adultes nous narrent des événements passés de leur existence, ils n'ont pas recours à un registre des plus soutenus :

« – Dans deux mois, tout le monde aura oublié cette affaire, les gens sont sous le coup de l’émotion, qu’ils m’avaient dit » (« Le grand méchant Marc », p. 15)⁸.

« Il faut vous asseoir, que j’ai proposé » (« Pascal et ses pensées », p. 43).

Certains mots à connotation familière, voire vulgaire, sont choisis au profit d’un registre plus soutenu, toujours dans le souci d’apporter une véracité à la langue, de l’inscrire dans une certaine oralité : « Ma vie puait plus fort qu’une décharge de déchets non triés » (« Le grand méchant Marc », p. 16).

Ancion privilégie **les phrases négatives sans marques complètes de négation** (« ne... pas »), comme on le fait à l’oral :

« C’est comme ça qu’ils m’avaient annoncé que je pouvais pas faire partie de l’équipe de l’école. Que je pouvais pas porter le maillot orange et bleu sur le short en satin de la même paire de couleurs » (« L’album de Foot », p. 21).

Il récidive lorsqu’Ugur cherche à se convaincre de ne plus faire confiance à celle dont il est secrètement épris, et se dicte à lui-même cet ordre : « Et surtout, il faut que je ne voie plus Franca » (« L’album de foot », p. 24). Au lieu de placer la négation autour du verbe falloir, il la situe dans la relative « que je ne voie plus », construisant ainsi une tournure enfantine qui souligne la ferme intention d’Ugur de ne pas céder à la tentation, mais de cesser d’être l’ami de cette Franca qu’il adore pourtant.

Certains personnages adultes emploient des comparaisons d’une simplicité qui pourrait paraître déroutante :

« Il y avait d’autres nouvelles au journal ce soir-là. Des guerres, des faillites, du foot. Tout ça m’est passé au travers comme l’eau des pâtes dans la passoire. Tout ce que j’ai gardé en tête, c’est son regard noir et sa barbe pas soignée. Son air perdu et mon nom que la foule crachait » (« Le grand méchant Marc », p. 12).

Pas d’effet de style, dans ce que dit Marc Dutroux dans la nouvelle « Le grand méchant Marc », pas de réflexion poussée dans la comparaison, mais une image des plus simples, qui aurait pu trouver sa place dans la bouche d’un enfant, et qui révèle la violence des émotions ressenties par Marc : il est devenu une passoire, et rien de la vie ne peut plus l’affecter que sa nouvelle obsession – l’existence de son homonyme.

Les comparaisons sont apparentes, évidentes, et rappellent la manière dont les enfants décrivent le monde, sans avoir recours à des métaphores élaborées, mais en leur préférant l’association d’idées simples, reliées par la conjonction de coordination « comme » : « Il a gueulé comme un cochon pris dans un piège à souris et je me suis assis à sa place. J’ai démarré aussi sec » (« Le grand méchant Marc », p. 18).

Nous percevons le monde à travers des sons, des images, des associations d’idées qui nous ramènent à l’enfance, cette période de la vie où l’on utilise des **onomatopées** pour décrire une action, ainsi qu’il est fait dans « L’album de foot » : « Ça fait *dong* comme les armoires en métal à l’école quand on les referme trop fort » (p. 33).

Nicolas Ancion réinvente les expressions, pour en tirer un nouveau sens, joue avec les mots, avec les références à un univers infantin.

⁸ Chacun des extraits du recueil de nouvelles *Les Ours n’ont pas de problème de parking* est tiré de l’édition 2014 publiée par la collection Espace Nord.

Ainsi dans « Le grand méchant Marc », le pauvre homonyme de ce tristement célèbre criminel explique : « À l'heure qu'il est, elles croient peut-être que je suis vraiment le grand méchant Marc Dutroux » (p. 15), une expression dans laquelle on entend le nom « le grand méchant loup », un personnage tiré du conte pour enfants *Le Petit Chaperon Rouge* de Charles Perrault.

Dans « L'album de foot », le jeune Ugur, dont les parents sont des immigrés turcs, confond les expressions « interroger » et « examiner sous toutes les coutures », et invente une nouvelle tournure : « Elle va m'interroger sous toutes les coutures » (p. 24). Cette nouvelle association d'idées rend le personnage attachant, car nous reconnaissons en lui notre propre capacité à faire des erreurs ou des lapsus. En nous rendant témoins de ces petites fautes, Ancion nous lie davantage au personnage d'Ugur, et nous permet également de poser un nouveau regard sur la façon d'interroger un enfant de manière si véhémement et pressante qu'il pourrait avoir l'impression de voir les questions des adultes sous chacune des coutures de ses vêtements, comme s'il en était habillé.

Enfin, Ancion travaille à nous faire constamment **partager le point de vue** de ses protagonistes, comme dans ce passage où nous lisons l'heure de manière particulière avec le chien brun : « Aussi, quand la petite aiguille du réveil alla rejoindre la verticale, je me suis glissé vers la porte du palier » (« Pas de vacances pour le chien brun », p. 55).

Cette image nous évoque la façon dont on apprend à lire aux enfants les plus petits, qui ne savent pas encore distinguer les différents numéros et doivent avant tout se concentrer sur la position de la petite aiguille par rapport à la grande⁹.

l) Humour

Mais derrière cette apparente simplicité se cache une profondeur insoupçonnée.

Ce regard apparemment naïf, cette manière de nous plonger dans le monde vu par nos protagonistes, de nous mettre à leur hauteur et de nous faire partager leur point de vue, tout cela participe à l'humour qui se dégage des différentes nouvelles qui composent *Les Ours n'ont pas de problème de parking*.

Un humour qui est partout, dans chaque nouvelle, à travers chaque personnage, et qui permet de s'attaquer, à chaque fois à des thématiques différentes.

Car l'humour, s'il permet tout d'abord de rire et de faire rire, fait également réfléchir le lecteur. L'humour invite ce dernier à ré-envisager le monde pour découvrir de nouvelles vérités ; en particulier lorsque le regard posé sur la société est celui d'un enfant, d'une peluche, ou d'un adulte à l'âme enfantine¹⁰.

m) Thèmes

Nicolas Ancion aborde de nombreuses thématiques dans *Les Ours n'ont pas de problème de parking* : depuis l'horreur représentée par Marc Dutroux, jusqu'au racisme, en passant par la guerre ou la religion, il parvient à dénoncer les maux de

⁹ Un procédé qui fit notamment le succès des montres pour enfants Flik Flak, qui permettent aux enfants les plus petits de s'y retrouver dans les différents moments de la journée.

¹⁰ On pourra aborder la question du regard que pose un étranger sur une société, pour mieux en révéler ses codes, et évoquer *Les Lettres persanes* de Montesquieu.

notre société sur un ton humoristique, et à projeter une nouvelle lumière sur des réflexions souvent trop figées dans des discours stériles et redondants.

○ L'horreur (« Le grand méchant Marc »)

Dans la nouvelle « Le grand méchant Marc », Ancion renverse le problème : au lieu de s'attaquer à dresser le portrait du violeur Marc Dutroux, qui choqua profondément la Belgique, l'Europe et le monde entier, il s'attache à réfléchir à ce que pourrait être la vie d'un homme qui serait l'homonyme du criminel.

Ancion choisit d'utiliser l'humour pour nous conter la mésaventure, la rendant plus légère. Il permet au lecteur de se plonger dans ce nouvel univers, de l'accepter, en ne l'envisageant tout d'abord que comme une simple plaisanterie digne des « Monsieur et Madame ont un fils... » : « Et pourtant, un autre Monsieur et une autre Madame Dutroux avaient eu un autre fils aussi. Comment l'avaient-ils appelé ? Marc, évidemment » (p. 11).

Ce faisant, il tourne l'horreur en dérision, construit sa nouvelle dans un genre tragico-comique, ce qui lui permet d'aborder ce sujet pour le moins délicat sous un nouvel angle, à la manière de Roberto Benigni choisissait de transformer en un apparent jeu l'horreur de la Shoah et des camps de concentration.

Le tragicomique continue lorsque le personnage devient une sorte de clown raté, de perdant à qui rien ne sourit. Il fait ainsi ce constat d'échec, cet autoportrait tristement ironique de lui-même : « J'ai refermé la porte et j'ai vu le mot d'Yvonne, collé au frigo sous un aimant en forme de tarte. C'était moi, la tarte » (p. 14).

Après s'être comparé à une passoire, le narrateur se voit désormais comme une part de tarte, un homme incapable de prévoir, de sentir, ou de prévenir le malheur qui lui tombe dessus dans toute sa fatalité, comme dans les tragédies grecques.

Mais l'humour que Nicolas Ancion introduit dans cette tragédie permet au lecteur de l'apprécier de manière différente, et de rire des situations les plus pénibles : « Après six semaines, on m'a coupé le téléphone, puis l'électricité et le gaz sont passés au minimum. À peine de quoi se suicider » (p. 15).

Ce Marc Dutroux est tellement en dessous de tout qu'il n'a même plus de quoi financer un potentiel suicide. Et le lecteur rit de bon cœur, et prend plaisir à envisager ce qui était au départ un scénario des plus terribles – celui où le personnage principal doit apprendre à vivre en étant l'homonyme de Marc Dutroux.

Son humour permet à Ancion de mener la réflexion plus loin, et d'ouvrir ses nouvelles à des considérations philosophiques :

« Sauf que des scrupules, précisément, j'en avais des tas. Le moral à zéro, l'alcool dans le sang, je voyais pas pour quelle raison j'aurais dû buter ce type. Ce n'était pas lui qu'avait empoisonné ma vie, au fond ; c'étaient tous les autres. Les milliers d'autres. Tous ceux qui étaient prêts à montrer les salauds du doigt ou à les poignarder dans le dos, si on leur avait bien appris comment distinguer les méchants des gentils. Ça ne servait à rien que je me venge. Pas sur lui, en tout cas. La culpabilité, c'est pas ça qui m'intéresse. Coupable ou innocent, on l'est tous un peu, ça dépend de quel côté on regarde. Ça dépend quel profil on montre pour la photo.

Je revoyais les images de Neufchâteau, le barbu qui descend les marches et la foule qui hurle sa haine. Qui est coupable là-dedans ? L'assassin, ceux qui veulent le tuer, ou moi qui suis assis et qui regarde tout ça, bouteille de gin à la main ? » (p. 17)

En dénonçant la facilité avec laquelle les foules se jettent sur la première affaire médiatisée pour condamner celui qui est montré comme le coupable, Ancion mène son lecteur à réfléchir à ses propres actions, et au fonctionnement de la société.

Une réflexion qu'il n'aurait sans doute pas pu amener de manière aussi fluide s'il ne nous avait pas fait rire pendant toute la majeure partie de la nouvelle.

○ La guerre (« L'affaire Smilodon »)

Ancion s'attaque à la guerre, sujet universel et d'actualité s'il en est. Mais au lieu de plonger dans les affres des conflits qui voient se déchirer l'humanité depuis qu'elle existe, Ancion situe la lutte à un autre niveau, en opposant une peluche à un chat, tous les deux désireux de gagner l'amour inconditionnel de leurs maîtres.

Il traite donc véritablement d'un combat sans merci, et réunit tout le champ lexical de la guerre et de la violence :

« Je ne m'attarderai pas sur les multiples pièges que je dus déjouer dès le huitième jour. Smilodon se montrait de plus en plus agressif. Il tenta de m'ébouillanter avec une casserole de pâtes puis de m'étouffer sous les coussins du fauteuil. Lorsque, le lendemain matin, il m'attacha au radiateur avec un fil de laine et qu'il approcha de mon dernier œil ses dents insupportablement blanches, je compris que je n'aurais jamais la paix. Il fallait que je change de stratégie. La défense devait céder le pas à la contre-attaque » (p. 85).

« Trêve », « bataille », « guère », « éclats », « crime », « pièges », « agressif », « ébouillanter », « étouffer », « attacha », « paix », « stratégie », « défense », « contre-attaque », tous ces mots relèvent du champ lexical d'une guerre des plus violentes, et l'expression « œil pour œil, dent pour dent » se laisse également deviner dans la dernière citation.

Mais la nouvelle, au lieu d'être choquante et pénible, reste drôle et légère, car cette guerre voit s'affronter une simple peluche et un chat, et c'est précisément le décalage entre les personnages et leurs actions qui fait la saveur du texte.

○ La religion, la foi, l'Église (« Pascal et ses pensées »)

Après l'horreur, après la guerre, Ancion choisit de traiter de religion. Pour ce faire, il nomme son personnage principal Pascal, et le confronte à l'idée que le philosophe Blaise Pascal se faisait de la foi, une idée qui fut ensuite reprise sous l'expression « le pari de Pascal ».

Dans cette idée, le philosophe soutenait qu'il était plus avantageux d'avoir la foi que de ne pas l'avoir, pour une raison aussi logique qu'évidente :

« Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter¹¹. »

Dans sa nouvelle, Ancion choisit de se moquer gentiment de cette idée qui veut que la foi soit presque envisagée comme une valeur mercantile, comme un gros lot, ou un jeu auquel on pourrait perdre ou gagner.

Il place donc son personnage, homonyme du célèbre philosophe, face à un homme mourant, venu se venger de Dieu et de l'Église.

¹¹ Henri GOUHIER, *Blaise Pascal : commentaires*, éd. J. Vrin, 1971, p. 255.

Ce Pascal-là se découvre alors (à sa propre surprise) être un bon samaritain, un homme prêt à aider un inconnu et à se montrer digne des principes de l'Église :

« J'avais accompli mon devoir. J'avais sauvé une âme, peut-être. J'avais beau ne pas croire le moins du monde à ces rituels catholiques, ne plus avoir mis les pieds dans un lieu sacré depuis une vingtaine d'années, je m'appelle Pascal, je sais qu'il y a un pari qui porte mon nom et qui soulage parfois les consciences. Si j'avais permis qu'une vie s'éteigne apaisée, alors je n'avais pas perdu ma journée » (p. 47).

Mais dans un renversement de situation comique et ironique, il va finalement devenir le bouc émissaire de la colère du croyant déçu, qui va même jusqu'à invoquer dans sa décision le pari qui porte le nom de sa victime, et qu'il reformule en ces termes :

« Si Dieu n'existe pas, j'aurai au moins soulagé ma conscience. Et s'il existe, il me serrera certainement la poigne pour récompenser mon culot. Au milieu des moutons, c'est le chien qui aboie qui fait avancer le troupeau » (p. 50).

Le principe est inversé, ce n'est plus le fait de croire qui récompense mais celui de suivre son impulsion et d'avoir le culot de faire ce que l'on brûle de faire, fût-ce précipiter un innocent altruiste du haut du toit de l'Eglise.

Nicolas Ancion prend plaisir à brosser un portrait gentiment moqueur de cette Eglise et de ses fidèles, qu'il nous présente comme une assemblée de charmants obsédés, pour lesquels la mort prochaine d'un individu et la perspective de pouvoir acheminer son âme vers le paradis est source de réjouissance suprême :

« – C'est pour une extrême-onction ? m'a demandé un grand maigre qui semblait diriger les débats. [...] Alors il faut le père André, il est toujours très juste, il connaît les mots qui apportent le réconfort...
– Ça dépend de l'âge, ça, rectifia encore la vieille en kilt. Pour les jeunes, il est bien, André, mais si c'est une personne d'un certain âge, il vaut mieux le père Simon de Saint-Boniface, lui au moins il peut encore tout réciter en latin si c'est nécessaire.
– Et il a un Scooter, renchérit le chef, ravi à cette idée.
– Mais il n'a pas de portable, lui, rappela la vieille.
Ils prenaient leur pied, de toute évidence. L'idée de sauver une âme éveillait leur sagacité. Ils avaient vraiment envie de trouver le prêtre idéal » (p. 44).

Par l'humour, Ancion mène son lecteur à réfléchir à cette institution qu'est l'Église, et au rôle qu'elle tient dans notre société.

Une manière d'inviter le lecteur à se questionner sur l'origine et sur le besoin qu'a l'Homme de croire et de s'en remettre à l'Église lorsqu'il est frappé par le malheur, la maladie ou la mort.

○ La réinvention des codes (« Pas de vacances pour le chien brun »)

Nicolas Ancion prend également plaisir à parodier certains genres tels que l'horreur ou l'aventure, des genres qui se retrouvent dans la littérature comme dans le septième art, pour mieux les dépasser et les réinventer sous un nouveau jour humoristique.

Dans « Pas de vacances pour le chien brun », il réinterprète ainsi certains classiques des films policiers, d'horreur ou d'aventures.

En se réveillant un matin, le chien brun découvre un meurtre terrible, celui de Pinot le lapin : « Si j'avais eu un estomac, il en aurait certainement été retourné. Mais nous, les peluches, nous avons la vie dure : la mort fait partie de notre quotidien » (p. 53).

Ancion nous séduit immédiatement par cette manière qu'il a de faire rire par le décalage – le monde d'habitude naïf et merveilleux des peluches et des jouets d'enfants est à présent un univers d'une grande violence, confronté à l'horreur de crimes mystérieux. C'est le mélange des genres – monde merveilleux des jouets et horreur du crime – qui provoque l'adhésion du lecteur, qui très vite va s'amuser de ce que les personnages redoutent.

Le chien brun en peluche devient un nouveau James Bond ou un nouvel OSS117, et décide de mener l'enquête :

« Le coup habituel : un de mes indicis se réveillait soudain.
– Salut Tom, je n'ai pas beaucoup de temps, attaqua la voix anonyme.
À nouveau un grand classique : les mouchards sont toujours pressés. Comme si la mémoire leur revenait soudain quand l'eau des pâtes va déborder ou quand leur avion décolle pour Rio » (p. 54).

Ancion se moque des super-héros des films d'aventure, ces personnages très machos, très virils :

« Ainsi, cette espèce de crapule ne s'était pas contentée de m'assommer. Il avait fallu qu'elle s'en prenne à mon corps inconscient pour m'arracher mon bel appendice caudal » (p. 57).

Notre héros à nous n'est pas un bellâtre en smoking, armé tantôt d'un automatique, tantôt d'un martini olive, mais un simple jouet, un chien à qui la queue de peluche a été arrachée. Tout un symbole !

L'auteur s'amuse à remettre en question la suprématie des super-héros et à se moquer de leur mégalomanie : « Ce que je vis me glaça le bourrage » (p. 59).

Ce n'est plus un cerveau qu'a notre personnage, mais un rembourrage en coton ou toute autre matière souple, qui ne blesse pas les enfants. On est loin de la matière grise et de la masse musculaire des héros de films d'action !

Avec « Pas de vacances pour le chien brun », Ancion réécrit un nouvel opus de James Bond, sorte de Bond édulcoré et comique, qui se frotte à un épisode de Frankenstein chez les nuls¹². En jouant des clichés du genre et du décalage, il dénonce ce qu'ont de risible ces stéréotypes, et permet au lecteur d'élever sa réflexion.

○ Racisme, déracinement, lutte des classes (« L'album de foot » et « Tête de Turc »)

Dans deux nouvelles du recueil, on trouve le même protagoniste, à des âges différents : dans « L'album de foot », Ugur n'est encore qu'un enfant passionné par une collection d'autocollants, et dans « Tête de Turc », il est devenu un adulte qui doit se frotter à un certain nombre d'injustices.

À travers Ugur, Ancion aborde les questions délicates du racisme et de la lutte des classes.

¹² « Jimmy avait trop regardé la télévision. Heureusement, il n'avait pas misé sur un orage pour donner vie à sa vieille ourse : un tout petit éclair, même essoufflé, aurait suffi à calciner Pipelette et le rocking chair, d'un même coup » (p. 61).

Car, dès l'enfance, le jeune Ugur (qui est né à Liège de parents immigrés) doit se confronter au racisme « anti-gros », caractéristique de la cruauté enfantine :

« – Vincent, l'album du Turc n'est plus là. C'est sûrement lui qui a fait le coup pour se venger.
– Ça peut pas être lui, il fait dans son froc dès qu'il entend parler de nous.
– Si c'est lui, reprend la voix de Vincent, je vais l'étriper. Je vais lui arracher les yeux et les coller dans un album Panini.
– Pas avant le match, Vincent, il faut que ce soit lui au goal. C'est le plus nul de toute la ville. Si tu l'amoches, ils vont le remplacer par un gars qui pourra rattraper le ballon.
– C'est vrai qu'ils pourraient mettre une fille à sa place, ce serait moins grave »
(p. 35)

Un racisme « anti-gros » que le personnage aura tout de même le courage d'affronter, pour la plus grande joie du lecteur :

« – Je suis là, Vincenzo. C'est moi, le gros Turc. Alors si tu veux me dire quelque chose, c'est le moment.
Mon cœur bat plus fort qu'un sac de sable quand Rocky est à l'entraînement. Vincent se tourne, je ne vois pas son visage parce que les lampes de poche des autres m'éclairent dans les yeux » (p. 36).

Ce racisme « anti-gros » évoluera avec le temps: d'un racisme lié au physique, on passera à un racisme « social ». Ugur se verra reléguer aux petits boulots destinés à la classe sociale « inférieure » et immigrée, et contraint de jouer les Père Noël pour gagner sa croûte, malgré le fait qu'il ne colle pas au personnage :

« D'abord, je suis Turc et le Père Noël, où qu'on situe son ciel, ne descend pas des plateaux d'Anatolie. À moins qu'il n'ait trouvé ses rennes d'occasion au bord de la mer Noire, mais ça m'étonnerait. Mes parents m'en auraient parlé. C'est eux qui m'ont tout appris sur leurs pays, parce que moi, je suis né ici, à Liège, en Belgique, et la Turquie, je ne la connais que par les histoires » (p. 89).

Ancion se joue des préjugés qui entourent les individus « issus de l'immigration », à qui l'on prête toujours des vertus de « marchands de tapis » et que l'on caricature en fanatiques du troc et des bonnes affaires.

Malgré qu'Ugur soit belge, né en Belgique et qu'il n'ait jamais mis les pieds dans cette Turquie dont il est originaire, il fait partie de la marge, celle qui n'appartient ni véritablement à une communauté, ni véritablement à une autre, et dont les parents et proches n'ont accès qu'à une infime partie de ce que la société veut bien leur réserver, simplement parce qu'ils sont « d'ailleurs » :

« Moi, en tout cas, quand j'étais petit, c'est ce que je faisais. Quand Saint-Nicolas visitait l'école, j'espérais pouvoir lui parler et lui expliquer où j'habitais parce que, chez moi, il ne venait jamais, ni dans les chaussures, ni dans la cheminée. Il ne connaissait sans doute pas mon adresse. Ou bien il savait que mon père n'allait pas à l'église, qu'il ne descendait même plus dans la mine, à cause de la maladie, et de la mine qui avait fermé. Il triait des bouteilles consignées au supermarché, mon père. Il était malin, pourtant, il avait compris qu'avec une tête de Turc, il vaut mieux travailler dans les réserves des magasins, on peut tousser ses poumons quand on veut et laisser pousser sa moustache » (p. 90).

Pour traiter de la question de l'exclusion et de la non-appartenance à la culture du pays qui l'a vu naître, Ancion choisit de nous donner le point de vue de l'enfant qu'était Ugur, qui ne voyait pas de mal dans le fait d'être le seul à ne jamais recevoir de cadeaux pour la Saint-Nicolas, mais simplement une erreur dans les calculs du Bienfaiteur, qui ne devait pas avoir compris où le petit Ugur résidait.

Cette symbolique apparemment naïve permet de dénoncer la difficulté de cette vie d'enfant d'immigrés, contraint d'être toujours considéré comme différent des autres.

Ugur devenu adulte doit se résigner à jouer les Père Noël dans les grands magasins, de même que son père était forcé de gagner son pain au péril de sa santé dans la mine.

« Le délit de sale gueule » est pointé du doigt, et Ancion nous donne à voir à quel point la société n'a aucune pitié, pas même pour les enfants :

« Vous comprenez, m'a-t-on précisé, ce sont ceux-là qui achètent. Ceux qui viennent pour se réchauffer et pour passer le temps, il ne faut pas les encourager. J'avais bien compris. Ceux qui ressemblaient à des petits gosses de rue, ceux qui me rappelaient mon enfance, je devais les éviter. Comme si on pouvait s'éviter, j'ai pensé, c'est ridicule, à force de se fuir, on ne peut aller nulle part » (p. 90).

Et Ancion de nous dire que l'on ne peut renier son identité véritable, non plus que ses origines, car c'est en sachant d'où l'on vient que l'on peut déterminer où l'on va.

Devant l'absurdité de la lutte des classes et des problèmes liés aux origines, Ancion va permettre à son personnage de prendre gentiment sa revanche, et de devenir celui qui explique la vie aux autres, qui ouvre les yeux à la classe « supérieure » pour lui faire comprendre l'intérêt véritable de l'existence : « Je n'écoutais pas. Les yeux du gosse brillaient [...]. Le gosse avait un grand sourire. Je me suis dit que la Noël n'était pas perdue pour tout le monde » (p. 99).

En jouant sur la confrontation des différents points de vue – celui des enfants et celui des adultes –, en traitant de thématiques terriblement cruelles et injustes avec une légèreté enfantine et dans un contexte apparemment naïf, Nicolas Ancion rend plus sensible encore son lecteur à des sujets délicats, en lui faisant voir le monde à travers les yeux d'un de ces enfants marginalisés, lequel comprend finalement mieux le monde et la véritable valeur de la vie que les enfants dits « de riche », qui vivent dans leur fortune comme dans une prison.

○ Critique sociétale (« Tête de Turc »)

Ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur. Et cet enfant privilégié de « Tête de Turc », qui récite sa leçon sur les genoux du Père Noël Ugur, ne connaît pas la véritable vie, celle dans laquelle l'enfance est un monde merveilleux où l'on est libre d'expérimenter l'amitié :

« Ce qu'il leur faudrait, à tous ces petits fils de riches, ce sont des gamins sans éducation et sans argent, qui traînent dans la rue, mais qui leur feraient comprendre qu'une demi-journée entre copains ça vaut plus que tous les jouets du monde, plus que tous les vêtements de l'univers. Mais c'est impossible. Quand on a le privilège de ne manquer de rien, il faut bien qu'on s'invente d'autres raisons d'être heureux. Et surtout des prétextes pour ne pas l'être. Comme ça on peut acheter, et se faire croire que ça va tout arranger » (p. 96).

En se noyant dans cette société de consommation, on oublie que c'est en vivant, en se frottant à l'existence, que l'on pourra apprendre à devenir un être riche de mille et une émotions, avec des valeurs, des idées justes, nobles :

« Au contraire, j'aurais tout donné pour le débarrasser de sa mère, l'emmener sur un parking et lui montrer que c'est au foot qu'on commence à apprendre ce que c'est que le droit. La justice, ça s'apprend en jouant et en inventant des règles, pas en étudiant les cahiers » (p. 98).

Car l'argent, qu'Ugur n'a pas, n'est finalement pas une denrée noble, au contraire. C'est la denrée qui fait la force et le pouvoir de la lie de la société :

« Je ne sais pas pourquoi j'ai réagi comme ça. Peut-être à cause du chignon de la mère, du foulard hors de prix qu'elle arborait comme les proxénètes exhibent leurs liasses de billet en offrant la tournée » (p. 97).

Le fait d'étaler sa fortune est un acte d'une vulgarité sans nom, et Ancion appelle son lecteur à ouvrir les yeux sur le matérialisme dont est empreint notre société, pour revenir à ce qui fait véritablement la valeur de la vie.

En nous donnant à partager le point de vue apparemment naïf et léger de ses protagonistes, Ancion parvient en réalité à aborder toute une série de thématiques essentielles, difficiles et nécessaires. En les traitant avec humour, en utilisant des images simples, qui pourraient déconcerter dans un premier temps par leur évidence ou leur candeur, il déconstruit une pensée unique, et nous permet d'embrasser le monde différemment, de le considérer sans *a priori*, comme un enfant le ferait, et de fonder une nouvelle réflexion sur les différents rouages et mécanismes de notre société.

6. La séquence de cours

n) Travail sur les référents littéraires et cinématographiques

Le Petit Nicolas de Sempé

- Étudier en classe une ou plusieurs histoires courtes tirées du *Petit Nicolas* de Sempé.
- Travailler avec les élèves à caractériser le protagoniste : quel est ce personnage ? Quel regard porte-t-il sur le monde ? Est-il, comme certains personnages d'Ancion, apparemment naïf ? Qu'est-ce qui diffère entre le Petit Nicolas et Ugur, par exemple ?
- Faire une comparaison de style : quelle est la langue utilisée par Sempé ? De quelle manière donne-t-il à voir le point de vue d'un enfant par le langage ? À quelles tournures particulières a-t-il recours pour marquer son texte de l'esprit d'un enfant ?
- Comparer la manière d'utiliser l'humour dans *Le Petit Nicolas* et chez Nicolas Ancion : qu'est-ce que l'humour permet à Sempé de dévoiler du monde, de la vie ou de l'entourage du Petit Nicolas ?
- Demander aux élèves d'écrire un pastiche d'une page de Sempé, et un pastiche d'une page d'Ancion, en prenant soin de jouer sur la langue, l'humour, et le point de vue d'un enfant sur le monde.

***La Vie devant soi* d'Émile Ajar (Romain Gary)**

- Choisir un passage de *La Vie devant soi* de Émile Ajar (Romain Gary) à étudier en classe.
- Travailler avec les élèves à définir le rôle du style et du langage dans l'expression du point de vue d'un enfant (fautes de français, néologismes, jeu sur les mots et les expressions, etc.).
- Étudier le rôle de l'humour dans le portrait qui est fait par l'auteur de la société et dans la manière qu'il a d'aborder des thématiques particulièrement délicates – la Shoah, l'abandon des enfants par leurs parents, le sort des orphelins et des prostituées, etc.
- Demander aux élèves de rédiger une courte nouvelle (2 pages), avec pour narrateur un enfant ou un objet, et d'utiliser un point de vue apparemment naïf et des procédés humoristiques pour dénoncer l'un des maux de la société qui leur tient à cœur.

***La Vita è bella* de Roberto Benigni**

- Regarder *La Vita è bella* (ou du moins un extrait) en classe.
- Discuter en classe des moyens mis en œuvre par le personnage du père pour renverser la situation, et faire croire à son fils à un jeu.
- Discuter de la place de l'humour dans le film : que permet-il dans un premier temps ? dans un second temps ?
- Demander aux élèves de rédiger un court texte (2 pages), qui serait écrit par le personnage de l'enfant devenu adulte, et qui reviendrait sur l'expérience vécue avec son père dans le camp de concentration. Il faudra s'efforcer de présenter au lecteur le point de vue naïf du petit garçon qu'il était à l'époque (de la même façon que le Ugur de « Tête de Turc » revenait sur ses illusions d'enfant quant à Saint-Nicolas), et montrer comment la question de la Shoah était traitée avec humour, tout en révélant la véritable tragédie de la situation.

o) Réflexion sur le rôle de l'humour

- Réfléchir en classe à la définition littéraire de l'humour, à opposer à celle de l'ironie.
- Faire lire aux élèves les articles sur l'humour listés dans la bibliographie ci-dessous (section « La documentation - Sur l'humour ») et tenter, en petits groupes puis tous ensemble, de définir la spécificité de l'humour belge.
- Demander aux élèves de réaliser un exposé (à réaliser en groupe et présenter devant la classe) sur les différentes sortes d'humour, en les comparant, en donnant des exemples, en donnant également leurs propres points de vue sur les différents types d'humour, leur effet, leur particularité

(alternative : demander aux élèves d'écrire une courte réflexion autour de l'affirmation de Desproges « On peut rire de tout mais pas avec tout le monde »).

7. La documentation

p) L'humour

« Un peu d'humour belge », in *Frites and co* (disponible sur : www.fritesandco.com/humour-belge/, page consultée le 8 octobre 2017).

Franz DURUPT, « On peut rire de tout, mais on peut aussi arrêter de citer Desproges n'importe comment », in *Libération*, 24 février 2016 (disponible sur : www.liberation.fr/debats/2016/02/24/on-peut-rire-de-tout-mais-on-peut-aussi-arreter-de-citer-desproges-n-importe-comment_1435056, page consultée le 8 octobre 2017).

Bernard MARLIERE, *Anthologie de l'humour belge : du Prince de Ligne à Philippe Geluck*, Waterloo, Éditions Jourdan, 2014.

Anthony PALOU, « Poelvoorde, Geluck, Damiens... L'humour belge, une autre planète », in *Le Figaro*, 14 novembre 2014 (disponible sur : www.lefigaro.fr/culture/2014/11/14/03004-20141114ARTFIG00321-poelvoorde-geluck-damiens8230-l-humour-belge-une-autre-planete.php, page consultée le 8 octobre 2017).

Yen-Mai TRAN-GERVAT, Judith STORA-SANDOR, Olivier DOUHERET, Nelly FEUERHAHN et Jean-Baptiste FRETIGNY, « L'humour a-t-il une géographie ? », in *Cafés géographiques de Paris*, 27 janvier 2009 (disponible sur : <http://cafe-geo.net/wp-content/uploads/humour-geographie.pdf>, page consultée le 8 octobre 2017).

q) Nicolas Ancion

○ Communiquer avec ses lecteurs

Compte Twitter de Nicolas Ancion : <https://twitter.com/nicolasancion>

Page Facebook de Nicolas Ancion : www.facebook.com/nicolas.ancion

Blog de Nicolas Ancion : <http://ancion.hautetfort.com/>

Interview de Nicolas Ancion par Bob Boutique dans un café de Bruxelles pour l'émission « Nos amis et les amis de nos amis » (*ACTU-tv*) en avril 2010 (vidéo disponible sur Youtube : www.youtube.com/watch?v=qyZC8XM_GdM, page consultée le 9 octobre 2017).

○ Éditer des livres numériques

Interview écrite de Nicolas Ancion interrogé par Marie Bragard, une étudiante de fin de secondaire, au sujet du livre numérique le 12 mars 2011 (disponible sur le blog Nicolas Ancion – Hautetfort : <http://ancion.hautetfort.com/archive/2011/03/12/interview-sur-le-livre-numerique.html>, page consultée le 9 octobre 2017).

Stéphanie MICHAUX, « Les droits d'auteur vus par Nicolas Ancion », in *Lettres Numériques*, 7 juin 2012 (disponible sur : www.lettresnumeriques.be/2012/06/07/les-droits-dauteur-vus-par-nicolas-ancion/, page consultée le 5 octobre 2017).

○ Écrire en 24h

Interview de Nicolas Ancion interrogé par Barbara Bernardi juste avant de monter dans le train pour participer à « La littérature sur le ring » en février 2015 (vidéo disponible sur Youtube : www.youtube.com/watch?v=tg6vnXqfWY4, page consultée le 9 octobre 2017).

Alain DELAUNOIS, « Viva for life : G. Simenon avait imaginé écrire un roman dans une cage de verre », in *RTBF*, 18 décembre 2013 (disponible sur : www.rtf.be/info/regions/detail_viva-for-life-george-simenon-avait-imagine-redige-un-roman-dans-une-cage-en-verre?id=8160144, page consultée le 5 octobre 2017).

B. H., « Il a écrit un polar en 24 heures », in *L'Avenir*, 1^{er} juin 2013 (disponible sur : www.lavenir.net/cnt/dmf20130601_00318418, page consultée le 9 octobre 2017).

Antoine OURY, « La littérature sur le Ring, 24h d'écriture dans le RER de Berlin », in *ActuaLitté*, 6 février 2015 (disponible sur : www.actualitte.com/article/monde-edition/la-litterature-sur-le-ring-24-heures-d-ecriture-dans-le-rer-de-berlin/53698, page consultée le 5 octobre 2017).

Alexia ROBIN, « Littérature : le tour de Berlin en 24h », in *Vivreaberlin.com*, janvier 2015 (disponible sur : <http://vivreaberlin.com/litterature-le-tour-de-berlin-en-24h.html>, page consultée le 9 octobre 2017).

r) Les ouvrages de Nicolas Ancion

○ Nous sommes tous des playmobiles

Christine ROUSSEAU, « Les vies de peu de Nicolas Ancion. Dix nouvelles grinçantes ou drôles du jeune auteur belge », in *Le Monde des Livres*, 20 décembre 2007 (disponible sur : www.lemonde.fr/livres/article/2007/12/20/les-vies-de-peu-de-nicolas-ancion_991713_3260.html, page consultée le 9 octobre 2017).

○ En mille morceaux

Interview de Nicolas Ancion interrogé par Thierry Bellefroid sur le plateau de l'émission « Livrés à domicile » (*La Une*) en 2015 (vidéo disponible sur Vimeo : <https://vimeo.com/129081992>, page consultée le 9 octobre 2017).

○ L'Homme qui valait 35 milliards

« 3 questions à Nicolas Ancion, Prix Rossel des jeunes 2009 pour *L'Homme qui valait 35 milliards* », interview de Nicolas Ancion interrogé par Claude De Decker et Yves Hompech pour *Le Soir* en 2009 (vidéo disponible sur Dailymotion : www.dailymotion.com/video/x13p14m, page consultée le 9 octobre 2017).

Interview du Collectif Mensuel (Renaud Riga, Baptiste Isaia, Sandrine Bergot), qui a adapté au théâtre le roman *L'Homme qui valait 35 milliards*, le 28 novembre 2013 (vidéo disponible sur Youtube : www.youtube.com/watch?v=CS287-QR6CI, page consultée le 9 octobre 2017).

Pierre MOREL, « Nicolas Ancion fait kidnapper le patron d'ArcelorMittal », in *Culture ULG*, octobre 2009 (disponible sur : http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_131970/fr/nicolas-ancion-fait-kidnapper-le-patron-d-arcelormittal, page consultée le 9 octobre 2017).

○ Les Ours n'ont pas de problème de parking

« Les Ours n'ont pas de problème de parking », in *Blog Sous le Pommier*, 6 octobre 2013 (disponible sur : <http://souslepommier.net/2013/10/06/les-ours-nont-pas-de-probleme-de-parking-de-nicolas-ancion/>, page consultée le 9 octobre 2017).

○ La Cravate de Simenon

Laurent DEMOULIN, « Les littératures selon Nicolas Ancion », in *Culture ULG*, octobre 2012 (disponible sur : http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_1086628/fr/les-litteratures-selon-nicolas-ancion, page consultée le 9 octobre 2017).

s) Le monologue intérieur

« Le monologue intérieur », in *Magister* (disponible sur : www.site-magister.com/travec5.htm#axzz3qQLLWdTU, page consultée le 8 octobre 2017).

t) Le surréalisme et le surréalisme belge

Fiche Wikipédia sur le surréalisme belge : https://fr.wikipedia.org/wiki/Surr%C3%A9alisme_en_Belgique (page consultée le 9 octobre 2017).

Site de la Fondation Magritte, avec possibilité de visite virtuelle : www.magritte.be (page consultée le 9 octobre 2017).

Article « André Breton » sur le site Le surréalisme : www.le-surrealisme.com/andre-breton.html (page consultée le 9 octobre 2017).

Vidéo de l'émission « Autour de René Magritte » sur la RTBF le 11 avril 1969 avec Louis Scutenaire, Georgette Magritte, René Magritte lui-même, E.L.T Mesens et Arsène Detry (disponible sur le site des archives Sonuma : www.sonuma.com/archive/la-r%C3%A9volution-surr%C3%A9aliste, page consultée le 9 octobre 2017).

u) Le film Toy Story, et la vie des jouets

Ollivier POURRIOL, *Vertiges du désir. Comprendre le désir par le cinéma*, Paris, NIL éditions, 2011.

v) Le livre Le Petit Nicolas

SEMPE et GOSCINNY, *Le Petit Nicolas*, Paris, Denoël, 1994.

w) Le roman La Vie devant soi

David BELLOS, « Ce que Momo veut dire : la mémoire de la Shoah dans *La Vie devant soi* de Romain Gary », in *Perspectives. Revues de l'Université hébraïque de Jérusalem*, n° 6, 1999, pp. 55-66.

Hélène DOTTIN, « Momo ou l'écriture fragmentée d'un moi antérieur », in *Roman 20-50*, n° 32, décembre 2001, pp. 71-80.

Éliane LECARME-TABONE, *La Vie devant soi de Romain Gary (Emile Ajar)*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2005.

Retrouvez-nous aussi sur :

www.espacenord.com/espacepedagogique